PQ
2425
.L6
1823

LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ2425
Book .L6
1823

LA

LOGE DU PORTIER,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. E. SCRIBE ET ***,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE,
LE 14 JANVIER 1823.

PRIX : 1 Fr. 50 Cent.

PARIS,
AU MAGASIN DE PIECES DE THEATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
EDITEUR DU THEATRE DE M. SCRIBE,
COUR DES FONTAINES, PASSAGE DE HENRI IV, Nos 7, 10 ET 12

1823.

PQ2425
.L6
1823

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. SELMAR, négociant, maître de la maison	M. DORMEUIL.
Mme. JACOB, la portière	Mme. KUNTZ.
PETIT JACOB, son fils	Mlle DÉJAZET.
PHILIPPE, valet-de-chambre	M. GONTIER.
ANNETTE, femme-de-chambre.	Mme GREVEDON.
M. RAYMOND, propriétaire à Marseille	M. ÉMILE.
ADOLPHE, son neveu	M. VICTOR.
MORODAN, cocher de M. Raymond	M. BERNARD-LÉON.
PIED-LÉGER, facteur de la poste aux lettres	M. ÉMILIEN.

399144
31

Tous les Exemplaires non revêtus de la signature de l'Éditeur seront réputés contrefaits.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LA LOGE DU PORTIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente le vestibule d'un hôtel. Au fond, la porte cochère. A gauche, sur le premier plan la loge du portier. Sur le second, un escalier dérobé. A droite sur le premier plan, le grand escalier d'honneur, avec une rampe en fer, et en cuivre doré. Au coin de l'escalier. et sur le devant du théâtre, un grand poêle. Une grande lampe non allumée descend de la voute.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE, *enveloppé d'un quiroga, et descendant l'escalier avec précaution.*

Sept heures viennent de sonner, et je puis sortir, je crois, sans être aperçu... Comment! les portes de l'hôtel ne sont pas encore ouvertes; il me semblait de là haut avoir entendu... mais non, cette maudite portière est là, qui dort tranquillement. Ces gens-là sont d'une paresse... et si les autres domestiques venaient à s'éveiller; je n'ose maintenant remonter par ce petit escalier que je connais si bien.... Annette, la femme de chambre, n'aurait qu'à m'entendre, tout serait perdu. Quand j'y pense, quelle situation est là même! être obligé de me cacher, d'avoir recours au mystère.... moi, avec les droits, et le titre que j'ai... (*On entend frapper.*) Qui vient de si bon matin? (*Il se cache contre la rampe de l'escalier. On frappe de nouveau*). Cette fois, il faudra bien que l'on ouvre.

Le petit JACOB, *qu'on ne voit pas et qui est dans la loge.*

Ma mère, est-ce que vous n'entendez pas?... voilà la seconde fois que l'on frappe.

Mme. JACOB, *dans la loge.*

Eh! bien, lève-toi, et va tirer les gros verroux.

JACOB.

Ce n'est pas la peine.... il était si tard hier, que je ne les ai pas mis... ça a été plutôt fait.

ADOLPHE.

Voilà une maison bien gardée... (*On frappe de nouveau.*) Allons, ils n'en finiront pas.

JACOB.

Mais tirez donc le cordon... on fait un tapage qui va réveiller ces dames.

(*On entend tirer le cordon, la porte du fond s'ouvre.*)

SCENE II.

M. PIED-LÉGER, *avec sa boîte aux lettres*, ADOLPHE, *toujours caché.*

PIED-LÉGER, *allant à la loge et frappant aux carreaux.* Mère Jacob... mère Jacob... c'est le facteur.

Air : *Du ballet des Pierrots.*

Eh bien! quand serez-vous levée?
Peut-on s'éveiller aussi tard!

ADOLPHE.

A merveille... son arrivée
Pourra protéger mon départ.
Enfin grace à lui, je m'esquive!...
On voit souvent de ces jeux-là:
Et c'est parce que l'un arrive,
Que bien souvent l'autre s'en va.

(*Il sort par la porte qui était restée ouverte*).

PIED-LÉGER, *se retournant et l'apercevant sortir.* Voilà un des bourgeois de l'hôtel qui est matinal. (*Il frappe de nouveau à la loge*). Eh bien! madame Jacob, vous réveillerez-vous?.... elle ne répondra pas.... c'est pire que la belle au bois dormant.

SCÈNE III.

PIED-LÉGER, Mᵉ. JACOB, *paraissant*, puis le petit JACOB.

Mᵐᵉ. JACOB.

Eh bien! M. Pied-Léger, qu'y a-t-il?

PIED-LÉGER.

Il y a que, depuis une heure, vous me faites attendre à la porte; j'en ai l'onglée, et la distribution en souffre... Voilà d'abord vos journaux. (*Cherchant parmi ceux qu'il a*). Monsieur Selmar négociant, rue de la Chaussée-d'Antin.

Mᵐᵉ. JACOB.

Y sont-ils tous les trois.

PIED-LÉGER.

Eh! oui, y compris le journal des modes. Mais savez-vous, madame Jacob, qu'excepté vous, on se lève de bon matin dans votre maison... Au moment où j'entrais, il y a un monsieur qui descendait l'escalier.

Mᵐᵉ. JACOB.

Monsieur de Selmar serait déjà sorti! à cette heure, à pied, cela n'est pas possible.

PIED-LÉGER.

Je vous dis que je l'ai vu... un petit, enveloppé dans un *quiroga*.

Mᵐᵉ. JACOB.

Un petit... et M. Selmar est grand, et puis... (*à son fils*) dis donc, Jacob, est-ce que monsieur a un *quiroga*?

JACOB.

Est-ce que je le sais! ne me parlez pas de manteaux et de pelisses... moi, ça m'embrouille.

Air : *Tenez-moi je suis un bon homme.*

C'te mode nouvelle à moi m' semble
Devoir produire des abus,
Par ce moyen tout l' monde se r'semble,
Jeunes et vieux sont confondus :
Et l'autre soir vous savez comme
C'te jeun' dame en sortant d'ici,
S'en allait avec un bel homme
Qu'elle avait pris pour son mari.

MAD. JACOB.

Il faut cependant que ce soit monsieur; car il n'y a pas d'autres personnes dans la maison... l'hôtel entier n'est habité que par M. de Selmar, et sa femme... et mademoiselle, Gabrielle leur fille... pas d'autres locataires.

PIED-LEGER.

Ce serait en effet assez bisarre. (*Il regarde dans la loge.*) Ah! mon dieu! votre pendule va-t-elle bien... Ma levée de huit heures qui devrait être terminée... voilà vos lettres... nous réglerons une autre fois.

MAD. JACOB.

Dites donc, M. Pied-Léger, vous viendrez un de ces jours, faire la partie de *loto*... Lundi, nous recevons... une soirée tranquille, sans cérémonie... le cidre, et les marrons. Et nous causerons des nouvelles du quartier.

PIED-LEGER.

Justement, j'en ai de bonnes... vous savez bien... la portière du n°. 9.

MAD. JACOB.

Cette jeune veuve!

PIED-LEGER.

Ah! bien oui... je vous apporterai une lettre de faire part... la mère et l'enfant se portent bien... à ce soir, madame Jacob, à ce soir après la dernière levée.

Il sort.

SCENE IV.

Mad. JACOB, JACOB, *se mettant à déjeûner.*

MAD. JACOB.

Voilà une aventure bien singulière, et qu'il faut absolument que j'éclaircisse.

Elle cherche à entr'ouvrir les lettres, et à lire malgré le pli.

SCÈNE V.

JACOB, *dans la loge.* Mad. JACOB.

M. RAYMOND, *couvert d'une redingotte brune.*

MAD. JACOB, *à M. Raymond qui entre.*

Qu'y a-t-il... que demandez-vous?

RAYMOND.

C'est une lettre qu'on m'a dit de remettre à M. de Selmar. On attend la réponse.

MAD. JACOB.

M. de Selmar n'y est pas... quand je dis qu'il n'y est pas... c'est-à-dire qu'il pourrait bien y être ; car moi, je ne l'ai pas vu sortir... (*à part*). Mais, voilà un bon moyen pour connaître la vérité... (*haut*), voulez-vous prendre la peine d'attendre... je vais porter moi-même la lettre à M. de Selmar... (*à part*), s'il est là-haut, il est bien évident que ce n'est pas lui qui, tout à l'heure... alors nous saurons peut-être quel est ce beau jeune homme qui ne demeure point ici... et qui sort de si bon matin... (*haut à Raymond*), je suis à vous... (*à son fils*). Jacob, reste-là, et garde bien la porte.

JACOB, *criant.*

Oui, ma mère.

SCENE VI.

JACOB, *dans la loge.* RAYMOND.

RAYMOND.

Il paraît que madame Jacob, c'est la portière... mais comment ne sait-elle pas si son maître est absent, ou non... Je crains bien alors que mon plan ne réussisse pas, et que ce déguisement... après tout... qu'est-ce que je risque ! dans ma position...

Air : *De la robe et les bottes.*

Riche et garçon j'avais pour espérance
Un seul neveu ; mais l'ingrat m'a quitté ;
Et je me trouve au sein de l'opulence
Sans nul parent, sans amis, sans gaité.
Être heureux seul, cela ne peut suffire !
Il faut encor, pour contenter son cœur,
Un autre cœur à qui l'on puisse dire :
Je suis heureux, partagez mon bonheur.

On m'écrit au fond de ma Province, pour me proposer une alliance honorable... une fortune solide... une jeune personne douce, aimable, modeste... Enfin parfaite, comme toutes les demoiselles à marier... mais, qui

me prouvera qu'on m'a dit la vérité? Faut-il en croire mes correspondans... ou aller aux informations?... Moi j'ai toujours été un peu romanesque... un peu bizarre... j'aime mieux m'en rapporter à moi qu'aux autres... j'aime mieux écouter qu'interroger! .. Me voici dans l'hôtel du beau-père, et je pense que pour la guerre d'observation que je médite, il n'y a pas de position plus favorable que la loge du portier... c'est le seul endroit où l'on sache fidèlement ce qui se passe au premier... c'est la partie officielle de la maison... aussi, j'y établis pour aujourd'hui mon quartier général, et d'après les rapports favorables, ou contraires, je formerai ma demande, ou je reprendrai la poste... Qui descend le grand escalier?... c'est la femme de chambre... ce doit être, si je ne me trompe, un puissant auxiliaire.

SCÈNE VII.

RAYMOND, ANNETTE, *descendant le grand escalier*; Puis JACOB.

ANNETTE, *allant à la loge.*

Jacob, les lettres de Madame.

JACOB.

Voilà, mademoiselle Annette; ... ces gens là sont bien heureux d'avoir appris l'écriture... si j'en savais autant, je vous écrirais tous les jours.

ANNETTE.

A moi, Jacob!

JACOB.

Mais c'est la faute de ma mère, qui ne veut pas que j'aille à la classe du soir.

ANNETTE.

Il me semble que vous pouvez vous en passer, puisque j'ai la complaisance de vous donner de temps en temps des leçons d'écriture.

JACOB.

Oui, mais c'est si rarement... je finirai par oublier.

ANNETTE.

Eh bien ! tantôt, au boudoir de Madame, où je travaille toute la matinée.

JACOB, *avec joie.*

Ah ! oui, mademoiselle Annette!

ANNETTE.

Et, surtout, ne passez pas par le grand escalier et par l'antichambre, il y a toujours là Philippe, le valet-de-chambre, et les autres domestiques... ce n'est pas certainement qu'on fasse du mal... mais il n'est pas nécessaire que tout le monde sache... ces gens-là sont si mauvaises langues.

JACOB.

Oui... surtout ce monsieur Philippe... allez, j'ai de bons yeux, je suis sûr qu'il vous fait la cour, et qu'il ne vous est pas indifférent... dieux ! que je suis malheureux!

ANNETTE.

Allons, Jacob, vous êtes un enfant, vous n'êtes pas raisonnable.

RAYMOND, *à part.*

C'est clair ; le fils de la portière aime la femme-de-chambre... intrigue subalterne qui ne me regarde pas.

JACOB.

Aussi si ma mère l'avait voulu, il y a long-temps que j'aurais pris du service.

ANNETTE.

Du service, Jacob ?

JACOB.

Oui, je voulais me faire jockei, pour rapprocher les distances ; mais madame Jacob a des idées d'orgueil et de fierté... elle dit que quand depuis cinquante ans on est portier de père en fils, il ne faut pas déroger ; elle fait des phrases ! elle dit comme ça que l'esclavage de la livrée ne vaut pas l'indépendance du cordon... est-ce que je sais... elle a un tas de raisonnements qui seront cause que là, devant mes yeux, je vous verrai en épouser un autre.... dieux !... ce monsieur Philippe, que je le déteste ! il est bien heureux d'être valet-de-chambre, si j'avais le bonheur d'être son égal !

ANNETTE.

Jacob, je vous ordonne d'être sage... de vous modérer! déjà ce matin, je n'ai pas été contente de vous... je vous défends bien de recommencer, et si ces enfantillages-là vous arrivent encore.

JACOB.

Comment! mademoiselle Annette... qu'est-ce que j'ai donc fait?

ANNETTE.

Je vous ai bien entendu de grand matin dans le corridor, qu'est-ce que cela signifie? vous savez bien que ma chambre est à côté de celle de ces dames, et vous allez marcher, vous arrêter devant ma porte, soupirer... et surtout vous faites un bruit en descendant le grand escalier.

RAYMOND.

Oh! oh!

JACOB.

Moi, Mademoiselle!

ANNETTE.

Oui, sans doute, croyez-vous que je n'ai pas distingué les pas d'un homme?

JACOB.

Ce n'était pas moi, je vous jure, et la preuve... c'est que je dormais, et je rêvais à vous.

ANNETTE.

Ce n'était pas vous.

JACOB.

Attendez... m'y voilà... il n'y a pas de doute... c'était le monsieur de ce matin... le jeune homme au beau manteau.

ANNETTE.

Un jeune homme qui sortait de chez nous, à une pareille heure!

RAYMOND, *avançant.*

Heim!.. Qu'est-ce que cela signifie!

JACOB, *à Annette.*

C'est ma mère; taisez-vous... je vous raconterai tout cela.

RAYMOND.

Eh bien! à la bonne heure!... voilà un commencement qui promet.

SCENE VIII.

Les Précédens, Mme JACOB, *descendant le grand escalier.*

Mme JACOB.

Je n'ai pas pu entrer chez Monsieur; mais il paraît que décidément il y est... car Madame m'a dit positivement qu'elle venait d'entrer dans son cabinet, où il était à travailler.,. qu'il ne voulait recevoir personne ce matin... (*à Raymond*) et que vous n'auriez réponse que sur les dix heures... Ainsi, mon cher, repassez dans la matinée.

RAYMOND.

C'est qu'on m'a dit de ne revenir qu'avec la lettre de M. de Selmar.

Mme JACOB.

C'est donc bien important!... En ce cas, vous ne risquez rien d'attendre... si vous avez le temps.

RAYMOND.

Oh! je ne demande pas mieux.

JACOB.

Tenez... mettez-vous là, près du poële, et puis, si vous savez lire... voilà les journaux pour vous amuser.

RAYMOND.

Pour m'amuser!

ANNETTE.

Ah! donnez-moi le Journal des Modes.

RAYMOND.

Mais ils ne sont pas décachetés.

JACOB, *les déployant.*

Tiens, qu'est-ce que cela fait? Ici, on les lit toujours avant les maîtres... ça, le sol pour livre et la bûche, c'est le fixe de notre état.

RAYMOND.

Vaudeville de l'écu de six francs.

Voilà tout ce que je désire!
Ce Journal me sert à souhaits ;
Avec soin feignons de le lire,
Et prêtons l'oreille aux caquets :
Pour s'instruire c'est la recette,
Et je vais... quelle rareté !
Apprendre ici la vérité
Tout en lisant une gazette.

ANNETTE, *montrant Raymond.*

Dites-donc, madame Jacob, il a l'air d'un brave homme, il y aurait conscience de lui faire perdre son temps; renvoyez-le.

Mme JACOB.

Et pourquoi?

ANNETTE.

C'est que Monsieur ne lui donnera pas réponse aujourd'hui.

Mme JACOB.

Puisque Madame m'a dit...

ANNETTE.

C'est égal, je vous atteste, moi, que Monsieur n'est pas ici, et même je vous dirai plus, il n'y a pas couché.

RAYMOND, *à part.*

Comment, mon beau-père!

Mme JACOB.

Il se pourrait!.. et d'où le savez-vous?

ANNETTE.

De Philippe, qui est entré ce matin dans sa chambre, dont la porte était fermée à double tour; mais il avait sa double clef, et il m'a assuré que rien n'était dérangé dans l'appartement.

RAYMOND, *ayant l'air de lire le journal, et avançant la tête.*

Un instant, redoublons d'attention.

SCENE IX.

Les Précédens, PHILIPPE.

Mme JACOB.

C'est M. Philippe. (*allant à lui.*) Comment, mon cher ami, Monsieur a passé la nuit dehors, et nous n'en savions rien?

PHILIPPE.

Chut! il y a là-dessous un mystère, mais nous le découvrirons.

RAYMOND, *à part.*

A merveille! voilà un autre corps d'armée qui vient au secours.

PHILIPPE.

D'abord, on fait tout au monde pour cacher le départ de Monsieur.

Mme JACOB.

Je crois bien, puisque Madame m'a dit tout-à-l'heure qu'il s'était renfermé dans son cabinet.

PHILIPPE.

Et à moi, elle m'a dit qu'il était sorti, il y a un quart d'heure, pour aller déjeûner en ville, rue Pigale; et, en ma présence, elle a donné l'ordre à Lafleur d'aller le prendre avec le cabriolet un peu avant dix heures.

Mme JACOB.

C'est en effet à cette heure-là que Madame m'a dit qu'il rendrait réponse à ce brave homme (*montrant Raymond*) qui est là pour une affaire très-importante. (*à Raymond*) N'est-ce pas?

PHILIPPE.

Un instant; procédons par ordre. Il y a quelques jours que j'ai porté une lettre à l'agent de change de Monsieur qui, en la lisant, s'est écrié, d'un air mécontent: «Attendre à aujourd'hui, lorsque nous sommes en baisse.» D'où j'ai conclu que Monsieur faisait vendre ses rentes, et les faisait vendre avec perte.

Mme JACOB.

C'est évident.

PHILIPPE.

Donc, il y était obligé ; donc, il avait besoin d'argent.

ANNETTE.

Mais, Monsieur a donné un bal la semaine dernière.

PHILIPPE.

Raison de plus.

Air : *Tout ça passe.*

Telle est la règle aujourd'hui.
Un banquier dans la détresse
Annonce un grand bal chez lui,
A venir chacun s'empresse :
Il s'esquive avec adresse
Au doux bruit des instruments :
L'honneur, les danseurs, la caisse
Tout ça saute.... en même temps.

Ce n'est rien encore; je conduis Monsieur hier matin en cabriolet chez un de ses amis, je remarque dans la cour une chaise de voyage toute prête, et j'aperçois au bout de la rue des chevaux de poste, qu'on avait envoyé chercher, et qui arrivaient. « Philippe, me dit Mon-« sieur, vous ne viendrez pas me prendre, je vais faire « des adieux à un ami qui part... je ne reviendrai à l'hô-« tel que pour dîner; mais si je n'étais pas rentré à 5 « heures, qu'on ne m'attende pas. » Je n'ai rien dit, parce que ce pouvait être vrai; mais maintenant je me rappèle son air un peu embarrassé... un passe-port qu'il y a quelques jours j'ai été faire viser pour Rouen... son appartement où il n'a pas mis les pieds.... il n'y a plus de doute, Monsieur n'était pas hier à Paris.

Mme JACOB.

Donc, il a été à Rouen pour affaire de commerce.

PHILIPPE.

Il sera revenu cette nuit, et arrivé ce matin rue Pigale, où il est censé avoir déjeûné, et où Lafleur doit aller le reprendre. Voilà son itinéraire mot pour mot, et il est impossible que cela ait pu se passer autrement.

TOUS.

Il a raison.

RAYMOND, *à part.*

D'où je conclus que mon beau-père est mal dans ses affaires.

Mme JACOB.

Ce n'est pas tout, et nous avons bien d'autres nouvelles ; un jeune homme est sorti ce matin de l'hôtel.

TOUS.

Un jeune homme!

ANNETTE.

Un jeune homme! et comment

Mme JACOB.

Air : *De Toberne.*

Maintenant je devine,
Hier soir dans c' logis
On frappe à la sourdine ;
Pour monsieur je l'ai pris :
J'avais cru reconnaître...

PHILIPPE.

A qui donc se fier?
Le prendre pour ton maître !

JACOB.

On s' tromp' quoique portier.
Qui sait ! l'on s'est peut-être
Trompé d' mêm' au premier.

TOUS, *à voix basse.*

Comment?... il se pourrait!
Voilà, voilà tout le secret !

ANNETTE.

Justement... J'y suis à mon tour... c'est lui que j'aurai entendu ce matin dans le corridor, sur les sept heures... ce qui est très-désagréable... parce qu'enfin... quoiqu'on ne soit qu'une femme de chambre, on tient à sa réputation.

PHILIPPE.

Attendez donc, un jeune homme d'une taille moyenne...

Mme JACOB.

Précisément... le facteur l'a dit.

PHILIPPE.

M'y voilà peut-être...

Mme JACOB.

Vous savez donc...

PHILIPPE.

Rien, encore, mais nous n'en sommes pas loin.

TOUS *ensemble.*

Ecoutons tous.

RAYMOND.

C'est fini... ils vont trop m'en apprendre.

PHILIPPE.

Je revenais l'autre semaine... à pied... lundi dernier... le jour où j'avais été à cette noce... il était quatre heures du matin; en approchant des murs du jardin... j'aperçois un homme qui en descendait lestement... Je ne peux pas trop vous dire ce que j'éprouvai en ce moment; mais, par un mouvement involontaire, j'ouvrais la bouche pour crier: *au voleur*, lorsqu'un geste menaçant m'arrête juste à la première syllabe... « Tais-» toi, je ne suis point un voleur; mais je t'assomme, si tu » parles... » Je ne réponds que par mon silence. « Tiens, » voilà deux louis; prends, et, sur ta tête, ne me suis » pas. « A ces mots, il était déjà parti.

TOUS.

Eh bien?

PHILIPPE.

J'ai pris les deux louis; et je l'ai suivi... mais de loin; il s'est arrêté ici près, rue St-Lazare; maison du débit de tabac... a frappé à une allée, la porte s'est refermée, et, quelques minutes après, j'ai vu de la lumière au second.

RAYMOND, *écrivant sur son calpin.*

Rue Saint-Lazare... maison du débit de tabac... au second... C'est là qu'il faut maintenant établir mon quartier-général... Diable, une allée... C'est fâcheux! il n'y aura pas de portière... mais il y a des voisins. (*il se lève, et dit*): pardon, madame, je reviendrai dans une heure.

Madame Jacob tire le cordon, il sort.

ANNETTE.

Quelles pouvaient être les intentions de ce jeune homme?

PHILIPPE.

Il n'y a pas à hésiter... il venait pour madame, ou pour mademoiselle... Mais la circonstance d'aujourd'hui... Monsieur qui se trouve à Rouen... vous entendez... tandis qu'une autre personne se trouve ici... vous comprenez... Tout cela me fait croire que c'est pour Madame.

Mme JACOB.

Enfin nous saurons bien.

PHILIPPE.

Sans doute... car c'est ici que s'éclaircissent tous les mystères.

Air : *de la ronde du Solitaire.*

Qui connaît les nouvelles
De tout notre quartier ?
Par des récits fidèles
Qui va les publier?
Qui sait que la lingère
Passe en cabriolet ?
Qui sait que la laitière
Met de l'eau dans son lait?
C'est notre portière
Qui sait tout, qui voit tout,
Entend tout, est partout.

TOUS.

Oui ! c'est la portière
Qui sait tout, qui voit tout,
Entend tout, est partout.

PHILIPPE.

Ecoutez... le bruit d'un cabriolet... il s'arrête... C'est Monsieur qui rentre.

JACOB.

Maman, je vais ouvrir la porte.

SCÈNE X.

Les Précédens, M. DE SELMAR.

M. DE SELMAR.

Non, ce n'est pas la peine de rentrer le cabriolet... qu'il attende à la porte... je ressortirai peut-être

tout-à-l'heure... Tout s'est passé à merveille... parti hier pour Rouen... revenu ce matin... et personne ne s'en est seulement douté... Quand on le veut bien, on est toujours maître de ses secrets... Moi, je ne me confie jamais à mes domestiques... aussi, ils ne savent rien de mes affaires... Allons, la perte ne sera pas aussi considérable que je le croyais... Que je trouve ce matin, seulement, une soixantaine de mille francs, je fais face à tout, et mon crédit n'aura pas éprouvé la moindre atteinte.

Air : *des habitans des Landes.*

Qu'un négociant fléchisse,
Ou qu'un mari soit trompé !
Qu'un autre nous éblouisse
Par un crédit usurpé !
C'est du secret, du mystère
Que tout dépend dans Paris :
En amour, comme en affaire,
Pour les banquiers, les maris,
Tout va bien, (*bis*)
Quand personne ne sait rien
Tout va bien
Quand personne n e sait rien.
TOUS LES DOMESTIQUES, *à part.*
Tout va bien
Il ne peut nous cacher rien.

M. DE SELMAR.

Bonjour, Annette ; je ne t'ai pas vue ce matin... je suis sorti de bonne heure.

ANNETTE.

C'est vrai, Monsieur.

M. DE SELMAR, *à Mad. Jacob.*

Mes journaux. (*Jacob les lui donne*) Voyons la rente.

PHILIPPE, *qu'on a vu causer avec Lafleur s'approchant d'Annette, lui dit tout bas :*

Eh bien ! tout s'est passé comme je vous l'avais dit... je ne me suis pas trompé d'une syllabe... mais les maîtres sont d'une confiance, d'une bonhommie... Ce n'est pas nous qu'on abuserait ainsi.

ANNETTE.

Non, sans doute.

JACOB, *bas à Annette.*

Vous ne m'avez pas dit à quelle heure, au boudoir ?

ANNETTE, *vivement.*

A trois heures... par le petit escalier, et taisez-vous.

M. DE SELMAR.

Il n'y a pas de lettres?

Mme JACOB.

En voici une qu'un commissionnaire a apportée, et qui doit être importante, car il a attendu deux heures, et ne s'en est allé que quand il a eu perdu patience.

M. DE SELMAR, *après avoir parcouru la lettre.*

Ah ! mon Dieu ! c'est de la part de ce riche propriétaire de Marseille... celui qu'on nous a proposé pour gendre!... (*haut*) Et il ne m'a pas trouvé... et on l'a fait attendre... (*à Mad. Jacob*) S'il revenait quelqu'un de la part de M. Raymond, ou bien M. Raymond lui-même, qu'on le fasse monter sur le champ... qu'on le conduise dans mon cabinet... Entendez-vous, Philippe, et avec les plus grands égards.

Il sort par le grand escalier.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, hors M. DE SELMAR.

PHILIPPE.

Monsieur Raymond, qu'est-ce que cela veut dire?

Mme JACOB.

connaissez-vous cela ?

PHILIPPE.

Ah ! mon dieu non.

JACOB.

Ni moi.

ANNETTE.

Ni moi... je n'en ai jamais entendu parler.

Ils sont tous quatre réunis, et forment un groupe.

SCENE XII.

Les Précédens, M. RAYMOND, *en habit de ville très riche.*

RAYMOND.

C'est bien... c'est bien, restez à vos chevaux... Je n'ai pas besoin qu'on me suive... je m'annoncerai bien moi-même... (*aux quatre domestiques qui se retournent*) Monsieur de Selmar est-il rentré ?

PHILIPPE.

Oui, monsieur. (*le regardant*) Ah ! mon Dieu !

ANNETTE, *de même.*

Comment ! il se pourrait ?

Mme JACOB.

C'est le monsieur de tout-à-l'heure.

JACOB.

C'est le commissionnaire !

RAYMOND, *froidement.*

Voulez-vous bien me conduire vers lui, et annoncer M. Raymond.

PHILIPPE.

Comment ! vous êtes M. Raymond ?

ANNETTE, *aux deux autres.*

C'est monsieur Raymond.

JACOB, *et sa mère.*

Monsieur Raymond !

RAYMOND.

Oui... lui-même... (*à part*) Je conçois leur surprise... et voilà un évènement qui ouvre un vaste champ aux conjectures. Heureusement je n'ai rien à craindre.... je ne suis pas leur maître ; et comme ils ne me connaissen pas, je puis, je crois défier leur curiosité.

PHILIPPE, *se rangeant, et montrant l'escalier.*

Si Monsieur veut prendre la peine de monter, La pierre, qui est dans l'antichambre, annoncera Monsieur.

Raymond sort par le grand escalier.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, excepté RAYMOND.

PHILIPPE, *les rassemblant tous autour de lui.*

Eh bien! mes amis, concevez-vous ce que cela veut dire ?... Voilà bien une autre aventure.

Mme JACOB.

Ce matin, en commissionnaire; et, une heure après, en beau monsieur.

JACOB.

Je voudrais bien savoir s'il était déguisé ce matin, ou s'il l'est maintenant.

PHILIPPE.

Quel qu'il soit, nous découvrirons ce mystère, il y va de notre honneur... et, pour moi, je pense d'abord... (*On entend une sonnette*) C'est Monsieur qui m'appelle... Il n'y a rien d'insupportable comme les maîtres... ils vous sonnent toujours quand on est occupé.

ANNETTE.

C'est égal.... ce monsieur Raymond avait des intentions, et puisqu'il est venu déguisé, mon avis est que... (*On entend une autre sonnette.*) C'est Madame qui a besoin de moi... Là, c'est comme un fait exprès... Je vous demande s'il y a moyen de rien savoir ? (*Les deux sonnettes se font entendre en même temps.*)

Mme JACOB.

Mais allez donc.... Monsieur et Madame s'impatientent.

Air : *Quel carillon.*

Quel carillon
Dans ces lieux se fait entendre !
Quel carillon
Retentit dans la maison !

JACOB.

Il part : c'est bon,
Au boudoir je vais me rendre,

Attention,
N'oublions pas la leçon.

TOUS.

Quel carillon
Dans ces lieux se fait entendre !
Quel carillon
Retentit dans la maison.

Philippe et Annette montent par le grand escalier, Jacob se glisse par le petit.

SCENE XIV.

Mme JACOB, seule.

Je n'en reviens pas... et comment pénétrer ce mystère? Dire qu'il était là, tantôt, avec une simple rédingotte brune, et maintenant... (*allant à la porte, et regardant dans la rue*) un bel équipage, deux chevaux gris... deux laquais... et un cocher d'une ampleur... il paraît qu'on ne maigrit pas à son service... Entrez donc, monsieur, entrez donc... vous devez avoir froid dans la rue... et si vous vouliez vous chauffer un instant au poële?

SCÈNE XV.

Mme JACOB, MORODAN, *en grosse rédingotte garnie de fourrure.*

MORODAN.

Ma foi, madame, ce n'est pas de refus... mais c'est que j'ai là mes bêtes... là, là, Petit-Gris... Saint-Jean, veillez un peu à mes chevaux.

Mme JACOB.

Monsieur ne nous avait pas encore fait l'honneur de venir nous voir.

MORODAN, *s'asseyant près du poêle.*

Non, madame, nous sommes arrivés depuis peu de Marseille, et nous y retournons bientôt, car je crois que nous ne sommes ici que pour nous marier.

Mme JACOB.

Vous marier!

MORODAN.

A ce que m'a dit Saint-Jean, le domestique de Monsieur; car je ne suis à son service que depuis trois jours; il m'a pris dans les Petites affiches, une feuille purement littéraire, avec laquelle je suis habituellement en rapport; oui, c'est là que Monsieur a trouvé ma notice : « *Morodan, cocher-expert, connu pour aller vîte.* » Avec moi, il faut ou qu'on verse, ou qu'on arrive, je ne connais que cela.

Mme JACOB.

Vous dites-donc que vous allez vous marier?.. M. Raymond votre maître est donc veuf?

MORODAN.

Non, nous sommes garçons .. toujours à ce que m'a dit Saint-Jean. Monsieur avait un neveu avec qui il s'est brouillé, et qu'il est venu, je crois, chercher à Paris.

Mme JACOB.

Vous y êtes donc établi dans ce moment?

MORODAN.

Oui, nous demeurons rue de Tournon, n. 32; la maison est à nous... et justement, dans ce moment, nous avons besoin d'un portier.

Mme JACOB.

Ah! vous avez besoin... (*à part*) Maudit cocher... il n'arrivera pas.

MORODAN, *parlant, de sa place, aux chevaux.*

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que je vous disais... entendez-vous le démon?.. Ohé! oh! là, là... ce petit gris ne peut pas rester en place; aussi, c'est la faute de Monsieur qui, ce matin, nous fait attendre deux heures au détour de la rue.

Mme JACOB.

Comment, ce matin, vous l'avez attendu? sur les neuf heures, n'est-ce pas?

MORODAN.

Oui: mais c'est une aventure... un déguisement... il ne faut pas dire.

Mme JACOB.

Je sais ce que c'est... il est arrivé ici... en redingotte brune, en petite perruque...

MORODAN.

Je vois que vous êtes au fait; eh bien, alors, dites-moi donc ce que cela veut dire?

Mme JACOB.

Il s'adresse bien.

MORODAN.

Il y avait une heure que je rongeais mon frein, quand Monsieur est accouru... Vite, rue Saint-Lazare, au débit de tabac, fouette cocher. Nous arrivons... Monsieur se précipite dans la boutique; et, du haut de mon siège, j'entends qu'on demande des renseignemens sur un jeune homme qui demeure dans la maison, au second étage.

Mme JACOB.

Je comprends, il nous aura écoutés... c'est le *quiroga*.

MORODAN.

Le *quiroga*!

Mme JACOB.

Oui, oui, allez toujours.

MORODAN.

« Monsieur, reprend la marchande de tabac, le « jeune homme dont vous parlez n'est pas rentré hier.»

Mme JACOB.

Je crois bien... c'est cela même... nous y sommes.

MORODAN.

« Mais voici un petit mot qu'il a envoyé à 11 heures « du soir : *qu'on ne m'attende point, je ne rentrerai « pas.* » Monsieur prend le billet, le regarde... Dieux! s'écrie-t-il, quelle écriture! il serait possible!

Mme JACOB.

Il a dit cela?

MORODAN.

Ces propres paroles : quelle écriture ! il serait possible !

Air : *de Marianne.*

Soudain nous nous mettons en route,
Et jusqu'ici je l'ai conduit...
Mais dans la voiture sans doute
Il aura r'pris son autre habit.
Tout confondu,
Quand je l'ai vu
En beau monsieur redescendre impromptu :
J' dis quels chang'ments !
Si tant de gens
Qui roul'nt carosse, ou derrière ou dedans,
De mon maître imitant l'allure,
Allaient, s'éveillant en sursaut,
Se trouver des gens comme il faut,
En descendant d' voiture.

Je vous le demande maintenant, qu'est-ce que cela signifie ?

Mme JACOB.

Eh bien, je me le demande aussi ; mais patience nous sommes sur la bonne route, nous y arriverons.

SCENE XVI.

Les Précédens, PHILIPPE, *descendant vivement l'escalier.*

PHILIPPE.

Madame Jacob, madame Jacob, j'ai des nouvelles.

Mme JACOB.

Et moi aussi.

PHILIPPE, *montrant Morodan qui s'est assis auprès du poêle.*

Quel est ce cocher étranger ?

Mme JACOB.

Il est de la maison de ce M. Raymond.

PHILIPPE, *le saluant.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur...

MORODAN, *se levant et saluant aussi.*

Monsieur, c'est moi qui...

PHILIPPE.

Je vous en prie... je suis chez moi... restez donc.

MORODAN.

Du tout, j'ai l'habitude d'être assis.... si vous vouliez prendre mon siége.

PHILIPPE.

Ne faites donc pas attention, je passe ma vie à être debout. Je crois avoir déjà eu l'honneur de voir Monsieur.. n'avons-nous pas dîné ensemble chez ce prince russe?

MORODAN.

C'est mon avant-dernière maison. Nous nous sommes aussi rencontrés quelquefois à l'Opéra.

PHILIPPE.

L'année dernière; cette année, nous sommes abonnés aux Bouffons.

MORODAN.

Et vous avez bien raison; j'aime mieux ce théâtre, la salle est plus petite, et il fait plus chaud... sous le pérystile.

Mme JACOB.

Eh! messieurs, vous parlerez spectacle une autre fois... (*à Philippe*) Racontez-moi vîte ce que vous savez... Vous pouvez tout dire devant Monsieur... c'est un bon enfant.

PHILIPPE.

Ah! c'est un bon enfant! eh bien! mes amis... le maître de Monsieur est un prétendu... il vient pour épouser Mademoiselle.

Mme. JACOB.

Eh! nous le savons de reste.

PHILIPPE.

Mais l'explication a été chaude, car on entendait leurs voix de l'anti-chambre.

Mme JACOB.

Et vous n'avez pas écouté?

PHILIPPE.

J'étais de là... l'oreille contre la porte.. « Monsieur, (*à* » *Morodan*) disait votre maître, on m'a trompé sur vo- » tre fortune... je sais que dans ce moment vous êtes gé-

» né. » — « Monsieur, disait M. de Selmar, il n'est pas
» nécessaire de parler si haut... je vois que vous refusez
» de vous allier à nous... mais ce n'est pas une raison
» pour me perdre. — Au contraire, je viens pour vous
» sauver, et j'ai cent mille francs à votre service... mais
» c'est à une condition.

Mme JACOB.

Eh bien! cette condition?

MORODAN.

Oui... quelle est-elle?

PHILIPPE.

Je ne l'ai pas entendue, car Monsieur venait à la porte qu'il a ouverte... « Philippe... Vous comprenez bien que j'étais déjà à dix pas de là... assis près de la croisée... tenant à la main *le Solitaire*, et feignant de dormir... comme quelqu'un qui aurait lu... Philippe... j'étends les bras... je me frotte les yeux... « Descendez, et défendez » ma porte, je n'y suis pour personne. — Et nous, re- » prend votre maître, passons chez ces dames. » Alors... (*on frappe*) Hein... qui est-ce qui frappe?

Mme JACOB, *tirant le cordon sans regarder.*

C'est égal, allez toujours.

SCENE XVII.

Les Précédens, ADOLPHE.

ADOLPHE.

M. de Selmar?

PHILIPPE, *le regardant.*

Ah! mon Dieu!.. si je ne me trompe...

ADOLPHE.

Monsieur de Selmar?

Mme JACOB, *à part.*

N'oublions pas la consigne. (*haut*) Monsieur est sorti.

ADOLPHE.

Sorti!

PHILIPPE.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

Tu mens, coquin.

PHILIPPE.

Monsieur me reconnaît... moi aussi, je reconnais monsieur... Lundi dernier... la nuit... le mur du jardin... oh! je n'ai rien dit.

ADOLPHE, *lui donnant une bourse.*

Prends, et tais-toi.

PHILIPPE.

Je prends, et je me tais. (*bas*) Monsieur est chez lui.

ADOLPHE, *de même.*

C'est bon... (*haut à Mad. Jacob*) Vous dites donc que Monsieur ne reçoit pas... Il y a pourtant une voiture à la porte.

Mme JACOB.

C'est égal, dès que Monsieur dit qu'il n'y est pas (*à part*) Est-il obstiné!

PHILIPPE, *bas.*

C'est la voiture d'un futur.

ADOLPHE.

Un futur!

PHILIPPE, *bas.*

Il vient pour épouser.

ADOLPHE.

Epouser... C'est ce que nous verrons... Mais je suis bien bon... n'ai-je pas la clef?.. et cet escalier dérobé... Adieu, adieu, mes amis; puisque votre maître n'est pas visible, je reviendrai demain.

Il fait semblant de sortir par le fond, et se glisse par le petit escalier.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, excepté ADOLPHE.

Mad. JACOB.

Eh bien! donc, monsieur Philippe, continuez, puisqu'enfin le voilà parti.

PHILIPPE.

Parti... Ah! madame Jacob! aurez-vous donc toujours des yeux pour ne point voir?

MAD. JACOB.

Comment!

PHILIPPE.

Il est monté par le petit escalier.

MAD. JACOB.

Vous l'avez vu?

PHILIPPE.

Oui, sans doute... Il paraît qu'il connaît le chemin, et puisqu'il faut tout vous dire... c'est le jeune homme de l'autre soir... le monsieur aux louis d'or.

MAD. JACOB.

J'y suis... c'est le manteau de ce matin... ce monsieur qui venait pour...

PHILIPPE.

Ou pour... car nous ne savons pas encore au juste... mais, je vous le demande, madame Jacob, quelles mœurs!

MORODAN.

C'est pourtant vrai... quelles mœurs!.. Ce n'est pas dans notre classe que...

PHILIPPE.

Moi... je ne loge pas au premier... je ne suis qu'un laquais; mais, si j'épouse Annette, je sais à quoi m'en tenir. Mademoiselle Annette est la sagesse même.

MAD. JACOB.

Oh! oui, la sagesse même... Où donc est ce petit Jacob? (*appellant*) Jacob... Moi qui avais une commission à lui donner.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, ANNETTE.

ANNETTE.

Ah! mes amis! si vous saviez... l'émotion et surtout la surprise...

PHILIPPE.

Eh ! bien , Annette ?... ma chère Annette ! elle se trouve mal !

Mme. JACOB.

Tenez, c'est des vapeurs dans le genre de madame.

ANNETTE.

Ce ne sera rien ! le flacon de ma maîtresse, dans mon tablier.

PHILIPPE, *prenant le flacon dans la poche d'Annette.*

Le voilà... elle revient.

ANNETTE.

Dans un autre moment, il y aurait eu de quoi se trouver mal tout-à-fait... imaginez-vous que tout-à-l'heure dans le boudoir de madame, où j'étais à travailler seule, voilà que tout-à-coup nous entendons, c'est-à-dire j'entends madame qui crie : Annette ! Annette ! ouvrez, pourquoi êtes vous enfermée ?

PHILIPPE.

Vous étiez enfermée!

Mme. JACOB.

Mais où donc est Jacob ? je croyais qu'il était là ?

ANNETTE.

Oui... je ne sais comment... par inadvertance... Enfin je me dépêche le plus possible... j'ouvre, et je vois ma maîtresse et sa fille..... avec Monsieur et cet étranger.

PHILIPPE.

Comme je vous le disais tout-à-l'heure, ils étaient passés chez ces dames.

ANNETTE.

« Annette..... sortez, » me dit ma maîtresse, et la porte se referme.

PHILIPPE.

Il fallait faire comme moi, écouter.

ANNETTE.

Impossible, ils parlaient à voix bassse... mais que disaient-ils? voilà ce que je ne pouvais deviner... aussi la curiosité... l'impatience... d'autres idées encore. tout cela réuni... fait que je n'y puis plus tenir... je tourne le bouton de la porte, et j'entre audacieusement — Madame a

sonné? — Dutout, mademoiselle. — Je demande pardon à madame, je suis certaine d'avoir entendu sonner. — Vous vous êtes trompée, laissez-nous. — Dans ce moment, la porte que j'avais laissée tout contre, s'ouvre avec fracas... un jeune homme se précipite...

MORODAN.

Parbleu, celui de tout-à-l'heure.

PHILIPPE.

Je vous disais bien qu'il était monté.

ANNETTE.

En l'apercevant, Mademoiselle jette un cri...

MORODAN.

Décidément c'était pour Mademoiselle.

ANNETTE.

Mais le jeune homme regarde l'étranger.

PHILIPPE.

Ah! mon Dieu! ils vont se battre!

MORODAN.

Mon maître, se battre!.. Monsieur, voilà nos deux maisons brouillées.

ANNETTE *ayant l'air de reprendre haleine.*

Le jeune homme regarde l'étranger... s'élance vers lui... Celui-ci lui tend les bras... et ils s'embrassent tous deux, pendant que Monsieur, me poussant par les épaules, me mettait hors du cabinet... et tout cela si rapidement, que j'ai à peine le temps de me reconnaître... je descends, je me trouve mal... et... voilà.

PHILIPPE.

Air : *De Turenne.*

Mais que veut dire ce mystère?
Et quels sont ces deux inconnus?

ANNETTE.

Est-ce son fils?

MAD. JACOB.

Est-ce son père?

MORODAN.

Attendez donc!... je n'y suis plus!

TOUS.

Nos soins seraient-ils superflus?

MAD. JACOB.

Faut-il souffrir que par de tels outrages
Nos maîtrs' ainsi blessent nos intérêts?

PHILIPPE.

Garder pour eux tous leurs secrets,
C'est presque nous voler nos gages.

PHILIPPE.

C'est fini... au moment où nous croyons tenir le fil... le voilà plus embrouillé que jamais... et nous n'y sommes plus.

MORODAN.

Il est de fait que vous n'y êtes plus.

Mad. JACOB.

Et dire que nous ne pourrons pas pénétrer ce mystère !

SCÈNE XX.

Les Précédens, JACOB.

JACOB, *descendant le petit escalier.*

Ma mère, madame Jacob... ohé... les autres !

Mad. JACOB.

Ah ! le voilà enfin... eh bien, qu'y a-t-il donc ?

JACOB.

Allez, de fameux événemens... et je peux vous en apprendre ; car je connais toute la manigance.

TOUS.

Il serait possible...

Mad. JACOB, *le caressant.*

Quand je vous le disais... est-il gentil ? Parle donc, mon enfant.

TOUS.

Eh ! oui, parle vite !

PHILIPPE.

Mais par quel moyen as-tu appris ?..

JACOB.

Par quel moyen ?.. ça c'est mon secret à moi... vous ne le saurez pas ; mais pour celui de nos maîtres, c'est différent !... Imaginez-vous donc, que M. Adolphe qui vient d'arriver, est le neveu de M. Raymond.

ANNETTE.

Son neveu !

MORODAN.

Notre neveu !

JACOB.

Eh ! oui vraiment ! il était dans la disgrâce de son oncle,

au sujet d'un mariage qu'il avait refusé à Marseille... Alors, il était venu ici à Paris, et il était tombé amoureux de Mademoiselle.

MAD. JACOB, *à Philippe.*

Amoureux de Mademoiselle, vous le voyez.

PHILIPPE.

Parbleu, c'est moi qui vous l'ai dit.

MORODAN.

Dutout... vous disiez de Madame.

ANNETTE.

Laissez-le donc achever.

JACOB.

Étant sans fortune, et brouillé avec son oncle, il n'osait pas lui parler de son amour, et demander son consentement... d'un autre côté, M. de Selmar lui aurait refusé sa fille... Alors, depuis quelque jours, et sans en parler à personne, ils s'étaient mariés secrètement.

TOUS.

Secrètement.

ANNETTE.

Vous voyez, M. Philippe, avec vos idées... moi j'étais bien sûre que ma maîtresse...

JACOB.

Là dessus, des reproches, des explications, des pardons avec des sanglots... mon père... ma fille... et ainsi de suite. Finalement, il a été convenu que, pour l'honneur de la famille, cela serait tenu secret... que le mariage ne serait censé avoir lieu qu'aujourd'hui, qu'on allait tout préparer pour cela, et qu'on ne parlerait pas des soixante mille francs, que M. Raymond doit prêter à notre maître... Alors, ils se sont tous réconciliés, et sont enfin sortis du boudoir... (*bas à Annette*), heureusement pour moi; car j'étouffais.

ANNETTE.

Comment! vous étouffiez?

JACOB.

Oui... cette armoire ou vous m'aviez fait cacher, était si étroite.

ANNETTE, *de même.*

Taisez-vous, voici ces Messieurs.

SCENE XXI.

Les Précédens, M. DE SELMAR, M. RAYMOMD, ADOLPHE.

M. SELMAR.

Mon cher Raymond, mon cher Adolphe, si vous saviez combien je suis heureux de cette alliance... mais vous sentez comme moi que la plus grande discrétion...

M. RAYMOND.

Moi, d'abord, je vous réponds de mes gens.

M. SELMAR.

Moi, des miens... et la bonne raison, c'est qu'ils ne savent rien.

PHILIPPE, *à Adolphe.*

J'espère que Monsieur est content de moi, et que maintenant qu'il va être notre maître, il ne m'oubliera pas.

M. SELMAR.

Comment, Philippe, vous savez...

PHILIPPE.

Oui, Monsieur : les bonnes nouvelles se répandent vîte, et comme Madame nous avait promis que le jour du mariage de Mademoiselle...

M. SELMAR.

En effet... Eh! bien, quand ma fille se mariera... ce qui ne va pas tarder... nous verrons.

PHILIPPE.

Ah! Monsieur, je suis tranquille... c'est comme si c'était déjà fait...

M. SELMAR.

Hein! qu'est-ce que cela signifie?

PHILIPPE.

Que quand même nous connaîtrions la vérité, ce n'est pas avec des domestiques aussi fidèles et aussi dévoués à leurs maîtres, qu'il y a jamais rien à craindre.

M. RAYMOND, *bas à M. Selmar.*

Ils sont au courant de tout.

M. SELMAR.

Puisque vous étiez si bien instruits, pourquoi dès hier ne m'avoir pas averti?

ANNETTE.

Monsieur sait bien qu'hier c'était impossible.

M. SELMAR, *troublé.*

Ah! c'était... allons; il n'en ont pas manqué un.

M. RAYMOND.

Ce n'est pas étonnant... si vous aviez pris les mêmes précautions que moi.

Mad. JACOB, *faisant la révérence à M. Raymond.*

Puisque Monsieur n'a pas de portier pour sa maison de la rue de Tournon, n°. 32, s'il voulait prendre mon fils Jacob.

M. RAYMOND.

Comment! vous savez qui je suis?

Mad. JACOB.

Qui ne connaît M. Raymond, riche propriétaire de Marseille... J'ose croire que Monsieur en serait content, et que pour le zèle, l'activité, et la discrétion...

M. RAYMOND.

Oui... il est à bonne école.

M. SELMAR, *bas à M. Raymond.*

Eh bien!... qu'en dites-vous?... et quel parti faut-il prendre, pour échapper à la maligne curiosité de ces argus?

M. RAYMOND.

Aucun, mon cher ami, et puisqu'on ne peut se soustraire à cette surveillance intérieure... à cette inquisition domestique; puisqu'il est impossible de leur cacher aucune de nos actions, tâchons qu'elles soient toujours telles, qu'on n'y puisse rien blâmer, et rappelons-nous toujours ce poète qui disait:

La loge du portier
Est le vrai tribunal où se juge un quartier.

Air: *De la Petite Lampe Merveilleuse.*

(Dieux! que c'est beau!)

M. RAYMOND, *à Jacob.*

De mon hôtel je te crois digne
D'être portier: sois donc heureux:

Mais retiens bien cette consigne :
Quand il viendra quelque fâcheux,
Ferme bien la porte sur eux :
Mais lorsque vient l'humble mérite,
Quand la beauté me rend visite,
Sur-le-champ en portier discret :
Le cordon s'il vous plaît.

M. SELMAR.

Qu'une maison soit opulente,
Que le maître occupe un emploi;
Soudain l'amitié diligente
Frappe à la porte... ouvrez, c'est moi,
Croyez à mon zèle, à ma foi :
Mais le jour du malheur arrive,
Soudain l'amitié fugitive,
S'écrie : en faisant son paquet,
« Le cordon s'il vous plaît. »

PHILIPPE.

Que d'importuns on voit en France !
Combien je plains nos grands seigneurs !
On les voit aux jours d'audience
Accablés de solliciteurs :
L'un voudrait avoir une place,
L'autre s'avançant avec grâce,
Dit : en présentant son placet,
« Un cordon, s'il vous plaît. »

MORODAN.

Oui, j'en conviens : de la Turquie
J'aime assez les goûts et les mœurs;
On y vit sans cérémonie,
On y meurt plus gaîment qu'ailleurs;
Sitôt qu'un muet vous arrête,
Loin de fuir pour sauver sa tête,
On dit : en baissant son collet,
« Le cordon, s'il vous plaît. »

JACOB, *au public.*

Que de portiers, dans leur paresse,
Craignent de tirer le cordon;
Moi, messieurs, je voudrais sans cesse
Avoir du monde à la maison :
Aussi, messieurs, je vous exhorte
A venir souvent à ma porte
Dire : en prenant votre billet,
« Le cordon, s'il vous plaît. »

FIN.

LIBRARY OF CONGRESS
0 009 563 336 5